

EXPOSITIONS/LES ANCIENS DU SALON DE MONTROUGE

Technologies et réincarnations

Une ostréicultrice qui se réincarne en diable, des prothèses qui agrandissent notre corps : l'art continue de se nourrir autant des fantasmes que de la science pure...

Par Pedro Morais et François Salmeron



Photo : Courtesy de l'artiste.

Thomas James
(Salon de Montrouge 2013)
Le bureau des émotions

La philosophe Sandra Laugier a écrit un livre sur la série télé *Buffy contre les vampires*, dans lequel elle identifie une pédagogie pour affronter les difficultés du passage à l'âge adulte. Ce personnage, tout comme certaines actrices de la fin des années 1990 (Jodie Foster ou Sigourney Weaver), sont devenues des icônes *queer*, suscitant des complicités de combat qui traversent les origines sociales. L'artiste Thomas James y est sensible. Né en 1983 au Havre, où il dévorait les séances de cinéma grâce à un oncle projectionniste, il appartient à une génération moins préoccupée à identifier un cinéma d'auteur qu'à explorer les usages que l'on fait du cinéma *mainstream*. À l'occasion des excellentes Rencontres d'arts à Feÿ,

Thomas James,
Personal Computer,

2017, impression numérique, 60 x 80 cm.

début octobre, il projetait son film : l'histoire d'une ostréicultrice bretonne rencontrant le diable, incarné dans une charmante personne. Quand il transforme l'expérience d'un film en installation — à partir de *Contact*, avec Jodie Foster en héroïne féministe face aux astronomes —, il y est peut-être question d'un romantisme exalté. « *Ce sont des remakes personnels, le chercheur est pour moi une figure de la mélancolie, il va d'échec en échec et sonde son intériorité au fin fond d'une galaxie. L'inattendu, le surnaturel ou l'amour se construisent à l'intérieur d'une attente ordinaire* ». P.M.

Exposition collective « Beaux Amis » à Wendy Gallery,
33, rue de Grenelle, 75007 Paris
Jusqu'au 4 novembre (vernissage le 26 octobre)



Jeanne Briand,
Gamete Glass Pod(s)
(détail),

2017, gamètes en verre soufflé disposées sur des Pods en plastiline et reliés d'une barre en acier peinte, plugs & câbles audio, 550 cm x 250 cm x 21 cm.

Photo: Romain Darraud.

Jeanne Briand
(Salon de Montrouge 2017)

Le corps augmenté

Le *Manifeste du xénoféminisme*, publié en 2015, prônait un usage transformé des technologies pour combattre les déterminismes biologiques associés au corps. « *La glorification de la nature n'a rien à nous offrir, nous voulons voir se multiplier les différences entre les sexes* », déclarait l'auteur collectif Laboria Cuboniks. Jeanne Briand semble inscrire son travail dans une cette sensibilité nouvelle, profondément anti-binaire, ne concernant pas seulement le genre, mais aussi le sujet / l'objet, l'humain / l'animal, l'organique / le technologique. Appartenant à la première génération née par fécondation *in vitro*, elle a participé, avec un « opéra de gamètes », à l'exposition-manifeste « Crash Test » de Nicolas Bourriaud autour de matériaux composites, refusant l'opposition nature/culture. Parfois ses sculptures sont parées de harnais ou recouvertes de peau (du cuir naturel) donnant un caractère fétichiste à ces prothèses « *utilisées pour l'augmentation du corps* ». Ailleurs, elle emprunte au langage animal pour transformer des sculptures lumineuses en « *prothèses auditives* » pour méduses. « *Cet organisme se décuple à l'état embryonnaire et fait du hacking : sa prolifération résulte paradoxalement du réchauffement climatique* », dit-elle. « *Pour moi des auteurs comme Aldous Huxley n'écrivent pas des dystopies, mais de la philo, cela peut être excitant ou anxigène, mais le futur est déjà là.* » P.M.

Exposition collective « Maison Dakota »,
Galerie Super Dakota pendant Independent Bruxelles,
du 7 novembre au 22 décembre,
et NADA Miami Art Fair, du 6 au 9 décembre.



Jeanne Briand,
Proximity Max (Antelope),

2017, gardes protectrices de motos en acier transformées en parures et recouvertes de peaux, 47 cm x 35 cm.

Ludovic Sauvage

(Salon de Montrouge 2012)

Un psychédélisme crépusculaire

Chez Ludovic Sauvage, l'image photographique est une matière première à remodeler et à projeter dans l'espace. En effet, l'artiste manipule des diapositives vernaculaires (découpage, collage, recadrage, montage), afin de créer de nouveaux champs d'expérimentations visuelles. Plus spécifiquement, dans l'*artist-run space Sessions*, il développe un travail autour de la chimie, entraperçu en 2016 dans son exposition « Octopus Garden », à la galerie Escougnou-Cetraro, où il projetait des fragments de diapos trempés dans des encres. Mais plutôt que d'apporter de nouvelles colorations aux photos, son geste consiste ici à dissoudre leur contenu représentationnel ! En résulte une image floue et non plus nette – il s'agit en réalité d'une rose trémière. Une image mobile et non plus fixe, animée par les reflux des liquides chimiques, dont les bulles aux contours mouvants dévorent la surface de la photo. Dans cette exposition, accompagnée d'une bande son hypnotique et de lampes couvertes de pièces en soie, où sont imprimées des images issues de ces mêmes diapos, l'artiste fait aussi basculer l'image « *du plan de projection au volume* », selon ses dires. L'ensemble nous plonge dans une ambiance psychédélique et crépusculaire, digne des concerts des Pink Floyd ! F.S.



Photo : Courtesy de l'artiste.

« Vampire Blues »**Exposition personnelle,**

Jusqu'au 17 novembre

Sessions, 15, rue du Chevalier Roze,

13002 Marseille

session-s.com

Photo : Courtesy de l'artiste.

Vues de l'exposition « Vampire Blues » de Ludovic Sauvage à Sessions, Marseille.

Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la communication et de l'ADAGP.

